

nous fait aussi manger des sapotilles, épèce de poires du pays, et autres fruits nouveaux pour nous.

En faisant ma revue du jardin, j'avais remarqué un certain clapotement dans une cuve qui se trouvait là ; je m'en approche, et je vois deux jolies tortues de mer, de dix à douze pouces de longueur, que l'on garde ainsi vivantes, pour les sacrifier les jours maigres, car leur chair est excellente.

La langue du peuple ici est le français, mais un français que nous avons beaucoup de peine à comprendre, tant on l'a défiguré et transformé. Cependant nous estimons comme un grand avantage de pouvoir être compris de ces gens, si nous ne pouvons pas toujours les comprendre. Mais nous voyons avec chagrin qu'on fait des efforts de tout côté pour glisser l'anglais partout et faire perdre le français ; c'est surtout dans les écoles, qui sont soutenues par le gouvernement, que cette anglicisation est poursuivie plus activement et plus efficacement. Aussi presque tous les jeunes gens préfèrent-ils, surtout lorsqu'ils s'adressent à des étrangers, employer l'idiome anglais.

Enfin à 4 h., nous prenons congé de nos charmants hôtes, enchantés de tout ce que nous avons vu de nouveau ici, et chagrins de ne pouvoir y faire un plus long séjour pour faire plus ample connaissance avec ce riche pays. Nous nous proposons bien au retour de mettre à profit la station que nous aurons à y faire.

Aussitôt sur le pont de notre *Muriel*, les amarres sont lâchées et nous sommes en mouvement. L'enfoncement de la baie où nous nous trouvons ne nous permet pas de juger de l'état de la mer, mais le vent du S. S. E. qu'il fait nous fait présager que nous pourrions bien avoir du mouvement pour nous rendre à la Barbade. En effet, à peine sommes-nous en pleine mer, que la houle nous soumet à un tangage assez fort pour obliger plusieurs à faire de nouveau connaissance avec le mal de mer. Je me garde bien cette fois de donner le mauvais exemple à M. Huart, et je rentre complètement dans mes allures de